

maisonnette vers laquelle son amour l'attirait invinciblement, pour tenir compagnie, ce jour là plus que jamais, à la jeune fille et à sa mère.

Ses parents, il faut bien le dire, eussent désiré moins d'ardeur dans cette affection, parce qu'ils avaient rêvé une riche héritière pour leur fils, mais comme ils n'avaient que cet enfant, qu'ils ne voulaient pas contrarier, et qu'en fin de compte, Marguerite était un vrai trésor qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer pour ses qualités charmantes et sa beauté suave, les braves gens s'étaient volontiers résignés à voir venir le moment où Julien leur parlerait de demander, en son nom, la main de sa jeune amie.

Quand des voisins fort complaisants, mais véritablement ennuyeux, qui se mêlaient toujours de vouloir faire des mariages, venaient leur dire : — Ah ! ça : nous connaissons un magnifique parti pour votre fils !

Ils répondaient, en hochant la tête : — Rien ne presse, rien ne presse ; Julien saura choisir, il a assez d'esprit pour cela !

Et les importuns ne gagnaient que leur désappointement, qui amenait un sourire jaune sur leurs lèvres.

Comment ne trouverait-on pas qu'il est rare de voir tant de raison désintéressée à la campagne ? Mais les parents du jeune homme formaient une famille d'autrefois, une maison patriarcale, et leur cœur parlait haut, lorsqu'il s'agissait de leur enfant. Et puis, Marguerite était si gracieuse pour eux, sans arrière-pensée, car elle n'en pouvait avoir, avec son âme franche et naïve. Ils la considéraient, depuis longtemps, comme leur fille chérie ; ils aimaient aussi beaucoup la bonne Marthe ; leurs deux maisons n'en étaient qu'une.

Quelquefois, une jeune paysanne, petite brune très-éveillée, très-originale, mais pleine de cœur, et cousine de Marguerite, venait remplacer un peu cette dernière auprès de sa tante, afin qu'elle pût aller faire une promenade avec Julien, ce que la pauvre mère désirait beaucoup, dans l'intérêt de la santé de sa fille. Louise, tel était